

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 36

Artikel: Réduction impossible
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Oh ! monsieur Alphonse, réprit le vigneron, je ne suis pas digne de le boire aussi bon que vous.

— Je sais que tu es fort buveur, ajoute Lamartine : mais ne crains-tu pas d'abréger tes jours en te déifiant pas davantage des effets de première cuvée.

— Oh ! monsieur Alphonse, mon père qui était natif d'Arbois a vécu cent ans sans infirmité. Et quand on lui demandait comment il avait fait pour vivre si longtemps en se portant si bien, il répondait : J'ai toujours bu le matin mon vin pur, à midi sans eau et le soir tel qu'il sort du tonneau.

Lamartine sourit et n'insista pas. Au dessert on passa au vigneron une coupe chargée de magnifiques raisins noirs et blancs. Le vigneron refusa poliment en disant :

— Bah ! j'aime encore mieux la purée que les pois.

Mme de Lamartine voulait cependant lui faire goûter une grappe d'excellent chasselas rose et musqué dont le bourgeon avait été rapporté par elle de Syrie.

Le vigneron opiniâtre refusa en faisant observer qu'il n'avait pas l'habitude de prendre l'in-fusion du bois tordu en pilules.

— Allons, c'est très bien, dit Lamartine, tu as plus d'esprit dans ton petit doigt que je n'en aurai jamais dans toute l'étendue de mon corps.

REDUCTION IMPOSSIBLE

 L'AUTRE jour, T..., le joyeux journaliste, alléché par un écritau, entre dans une grande et belle maison neuve du boulevard de Grancy et s'adressant au concierge :

— Un appartement à louer ?

— Oui, monsieur.

— Quel étage ?

— Au premier, au-dessus de l'entre-sol.

— Quel prix ?

— Quatre mille.

— C'est un peu cher... Combien de pièces ?

— Huit pièces ; grand et petit salon ; salle de bains ; téléphone, électricité, dévaloir, chauffage central, enfin tout le confort moderne !

— Je ne dis pas, mais c'est un peu cher. Ne pourrait-on pas, en parlant au propriétaire, obtenir une réduction ?

— Impossible, monsieur. C'est un appartement qui vaudrait plutôt cinq mille. Si monsieur désirait le voir ?

— Voyons l'appartement.

Et l'on monte au premier. T... parcourt toutes les pièces, visite tous les coins, mesure la profondeur des armoires et paraît très satisfait.

— L'appartement est très bien ; mais quatre mille, c'est beaucoup d'argent.

— Enfin, monsieur réfléchira.

— C'est tout réfléchi, mon ami ; je ne puis mettre que deux cent cinquante francs.



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME....

— Ne reste pas là à réfléchir... Lève-toi et va ! Tu sais ce que rapporte l'épicerie... Eh bien !... Barroz est riche et il intrigue partout... Et toi, avec six enfants, tu te remues moins qu'une chaise... Ce n'est pourtant pas bien difficile d'aller chez M. Biautard, de lui demander une recommandation... Il sait que tu ne bois pas, que tu mettras du cœur à l'ouvrage, qu'on ne regardera pas les cartes illustrées, alors que Barroz... Allons !... Vas-y !... Il ne faut pourtant pas être lâche à ce point.

Elle avait touché l'endroit sensible. Tout d'une pièce, Paul à Jean se leva, s'étira.

— C'est bon, on y va !

Et il saisit son chapeau avec la brusquerie de

ceux qui, prenant rarement une décision, craignent de la laisser échapper.

Un quart d'heure plus tard, son chapeau tenu entre les genoux, Paul à Jean était assis en face du pasteur, dans le petit cabinet de travail. Tant de livres alignés sur les rayons d'une bibliothèque, tant de titres aux lettres d'or l'impressionnèrent. Le silence était considérable. Les lunettes du pasteur brillaient de façon catégorique. Et Tavonne ouvrait la bouche. Il dit enfin :

— Oui... je suis venu... ma femme m'a conseillé... Parfaitement !.... C'est pour cette place de facteur... Est-ce que monsieur a entendu causer ?

M. Biautard fit signe que oui.

— Monsieur sait qu'on fait son possible, qu'on est chargé de famille, que ma femme tient bien les écritures, qu'on demeure au centre du village. Tandis que Barroz, lui, qu'a-t-il besoin de ça ?... Il est riche !... Entre nous, s'il convoite cette place de buraliste et de facteur, c'est uniquement pour lire les correspondances et espionner les gens...

Un nouveau silence s'établit, plus lourd encore que le premier. Tavonne eut peur des paroles graves qu'il venait de lâcher. Pour reprendre courage, il pensa à sa femme. Une inspiration lui vint.

— On a beau travailler, on a des dettes... On ne possède que ses bras, quoi !... Six enfants !... Sans compter le petit neveu qu'on a dû adopter puisque sa mère est morte... Barroz n'a point d'enfant, lui !

C'est vrai !... songeait le pasteur, ils ont encore adopté le jeune Frédéric. Ce sont de bonnes gens, ces Tavonne. Un peu mous, mais braves. Il faut à tout prix leur donner un coup de mains... Par exemple, si la chose s'ébruite, si Barroz l'aprend, c'est la guerre ouverte et quelle guerre !

Nettement, le pasteur eut la vision d'une paroisse en bataille. Les castagnettes de la discorde, de la calomnie, des cancans, sonnèrent désagréablement à ses oreilles. Et puis, il eut honte de sa pusillanimité !... Ce Barroz possédait un gros domaine, vaches et cheval, deux maisons, une vignoble au bord du lac. Quel diable le poussait à postuler cet humble poste de buraliste-facteur ? C'était grotesque. Vraiment, il devait avoir un but caché, celui-là même que Paul à Jean avait craintivement expliqué. Curieux, privé d'enfants, sans doute voulait-il se distraire, s'informer de tous les dessous de la paroisse par des lectures abondantes et suivies. Il en était capable !... Et sa femme aussi s'ennuyait dans la maison foraine posée au coin du bois. Inquiète, intelligente, liseuse intrépide de feuilletons, elle souhaitait élargir le champ de ses investigations.

D'une voix d'abord assez hésitante, le pasteur dit enfin :

— Vous me mettez dans une situation un peu délicate... Et pourtant, M. Tavonne, je ne me sens pas en droit de refuser la recommandation que vous sollicitez de moi... J'écrirai donc à la direction. Je connais M. Bélucré. Je lui expliquerai votre cas. Je plaiderai votre cause, quoi ! Seulement, dans votre propre intérêt, il ne faut pas que la chose se sache. Soyez prudent !... M. Barroz est un peu violent !... Du reste, j'ignore quel effet produira ma recommandation... Enfin, j'essayerai !...

Tavonne articula un merci sonore. Le pasteur posa quelques questions précises. Et le paroissien admira la rapidité avec laquelle la plume courait sur le papier. Bien sûr, quand on a fait les études pour ça !

Comme Tavonne traversait la cour du presbytère qui donnait sur un jardinet soigné, il salua la femme du pasteur occupée à coudre, assise sur un banc. Autour d'elle, des enfants jouaient, parmi lesquels une fillette de quatre ans, peut-être, qui courait au long des allées et plantait son nez rose dans les fleurs ouvertes, criant chaque fois :

— Veux sentir !... veux sentir !...

Spontanément, Paul à Jean rit. Ce rire plut à la jeune femme qui salua d'un geste aimable, devinant le motif de la visite.

— Quel brave homme !... songea-t-elle. Pourvu qu'il soit nommé... Il a tout à fait l'affabilité qu'il faut à un facteur...

Sur la table basse, au fond de la vaste cuisine, Louis Barroz rédigeait sa correspondance. Ce n'était pas une petite affaire, car l'orthographe lui tendait plus d'un piège. A l'école, autrefois, il avait passé le plus clair de son temps en batailles, en rebellions ouvertes, et maintenant il semblait que le régent défunt se vengeait en induisant constamment Barroz en erreur. Le gros homme suait sang et eau. Et puis, comme il buvait sec, les mots lui tintaien à l'oreille sans qu'il pût les coordonner.

Pourtant, c'était ou jamais le moment de s'appliquer ! Barroz écrivait en effet à des « personnalités » en vue du monde politique, à un conseiller d'Etat qu'il tutoyait depuis certain service militaire. Et la lourde écriture massue jetait sur le papier les phrases redondantes ainsi qu'on jette les boules sur la planche du jeu de quilles, à l'auberge.

— « Vois-tu, » écrivait-il, il faut que les vieux camarades se tiennent coude à coude. Un pour tous, tous pour un !... Je me sens qualifié pour cette place. Puissent nos Autorités discerner l'homme capable et positivement doué pour ce dicastère... »

Ensuite, en roublard consommé, Barroz parlait politique ; il s'élevait très haut dans la sphère des idées générales ; il faisait appel à la discipline du parti, à l'intérêt général, le concurrent étant un homme rétrograde, adonné à l'immobilisme, incapable de jeter sur la situation du pays un coup d'œil d'ensemble... » Tandis que Barroz écrivait, plus excitée qu'une mouche en temps d'orage, sa femme tournait autour de la table. C'était une créature courtaude et réaliste, acariâtre aussi, comme il arrive aux épouses privées d'enfants. Depuis son voyage à Paris où elle avait contemplé l'Exposition universelle — train de plaisir, six jours, trente-deux francs — elle méprisait les gens des Bières et des Essarts, trop lourdauds, trop fermés aux finesse du beau langage, alors qu'au bureau de poste, en été du moins, on voyait « du monde très bien ». Les étrangers de la pension venaient y envoyer des télégrammes, des lettres parfumées. Elle insistait donc :

— Ils te doivent ça !... Sans compter que si ça t'ennuie de courir sur les routes, tu pourras toujours avoir un remplaçant... On s'arrange !

Pour toute réponse, Barroz posa la plume et s'épongea :

— Tonnerre !... J'aime mieux manier la fourche !... Ces petits instruments ne me conviennent pas... Et puis, flatter, ça n'est pas tant mon genre...

Vivement, elle se rapprocha. Ses yeux lui-saient :

— Et Bohy peut bien te donner un coup de main. Il ne se gêne pas pour nous envoyer ses enfants pendant les vacances... Facteur !... Ça va bien pour le moment, mais moi, je te voudrais voir député... Tu causes facilement...

Flatté, Barroz ouvrit largement la bouche comme pour happener un morceau de choix. Puis il expliqua son point de vue :

— N'aie pas peur... Il faut commencer... Facteur !...

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Au café !

Je veux un « DIABLET »,
car c'est un produit SUISSE,
un apéritif agréable et sain,
recommandé par les connasseurs.

Les jolis tressus s'achètent toujours

chez L. BROUZOZ

AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.